

derniers chapitres étudient des cas concrets : difficultés du pouvoir à assurer le transport des grains ; transport (e. a. de matières précieuses) dans le désert oriental : liaison avec la mer Rouge ; importance du transport terrestre dans l'économie égyptienne cernée par ensembles géographiques : déserts de l'E. et de l'O., grandes villes ... — Les différents aspects de l'économie égyptienne apparaissent intégrés et le transport terrestre n'était pas un maillon faible ; l'étude des papyrus, base du livre, permet de mieux saisir cette réalité-là, plus correctement que les considérations théoriques et les édits impériaux : le réseau égyptien de transport terrestre était à la hauteur de la réputation de fertilité du pays. — B. STENUIT.

Evelyne UGAGLIA (dir.), *Permis de construire. Des Romains chez les Gaulois*, Toulouse, Musée Saint-Raymond, musée des Antiques de Toulouse, 2013, 112 p., ISBN 978-2-909454-37-5.

Cet opuscule est le fruit de la collaboration active entre le Musée Saint-Raymond, musée des Antiques de Toulouse, et l'Institut national de recherches archéologiques préventives (INRAP). Il s'agit du catalogue de l'exposition du même nom, présentée de novembre 2013 à septembre 2014, destinée à présenter les nouveaux résultats de la recherche sur l'habitat de la société gauloise en Aquitaine au moment de l'implantation des Romains dans le Midi toulousain. Cette rétrospective fait écho au colloque *Les modèles italiens dans l'architecture des II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles av. J.-C. en Gaule et dans les régions voisines*, qui s'est tenu à Toulouse en octobre 2013. Parmi les peuples aquitains, trois sont au centre de cette étude : les Ausques (Auch) de la moyenne vallée du Gers, les Volques Tectosages de Toulouse et les Rutènes (départements du Tarn et de l'Aveyron). La problématique de l'ouvrage s'articule autour de la remise en cause de la vision séculaire sur l'architecture gauloise véhiculée par l'école républicaine et de son impact sur la recherche. L'objectif de l'ouvrage est de se désolidariser de ces images d'Épinal pour démontrer que la région toulousaine est pétrie de culture italique bien avant la conquête césarienne. Dans cette perspective, les archéologues réévaluent les apports de la conquête romaine en matière architecturale par le prisme de contacts précoces au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Consacré à la période de transition qui accompagne l'intégration de l'espace gaulois au monde romain à partir des années 100 av. J.-C., le livre est divisé en huit chapitres thématiques (mise au point historiographique, cadre géographique et contexte socio-politique, la ville, l'espace religieux, la maison, l'architecture balnéaire, les décors, les sites). À ce titre, il présente trois intérêts majeurs pour le renouvellement de l'approche scientifique sur l'habitat gaulois. — D'emblée, l'un des grands mérites de l'ouvrage est de montrer à quel point la recherche est tributaire d'une image stéréotypée de la maison gauloise transmise par l'école française. Depuis les manuels de l'école primaire – à commencer par la fameuse *Histoire de France* d'Ernest Lavisse – jusqu'à ceux du secondaire, force est de constater qu'il n'existe pas de place faite à l'histoire gauloise. Cette dernière n'existe, à la rigueur, que dans le contact avec l'occupant romain si tant est que les pédagogues lui concèdent une infime partie de leurs discours. Dans ce cas, l'école républicaine des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles fut le creuset d'un florilège d'idées reçues, à commencer par les représentations sur l'architecture gauloise. Dans l'iconographie de ces outils pédagogiques, les Gaulois habitent des huttes rondes généralement couvertes d'un toit de chaume. Or cet imaginaire collectif a profondément déteint sur la recherche archéologique. Pendant longtemps, une partie de la communauté scientifique a refusé d'admettre une introduction des modèles architecturaux classique en Aquitaine avant sinon la conquête des Gauls, du moins le Principat augustéen. Pour ces chercheurs, il y eut manifestement une incapacité à penser la ville gauloise comme une architecture « en dur ». Selon cette vision, la construction en brique ne devait être l'apanage que d'un modèle romain diffusé de façon univoque et sans métissage à partir de l'époque augustéenne. À l'inverse, l'historiographie actuelle des années 1990 et 2000 prend le contre-pied de ces images figées. Désireuse de déconstruire ces constructions mentales académiques, elle s'appuie sur l'architecture

italique qui éclot en Gaule à partir du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. De ce schéma interprétatif, il résulte des apports novateurs mis en évidence par l'archéologue Philippe Gardes dans le chapitre sur la ville. Il permet en effet de montrer d'abord que la planification urbaine n'est pas un trait spécifiquement imputable à l'arrivée des Romains. Une partie des villes gauloises présente, dès avant la conquête, une organisation planifiée proche des villes romaines italiques. L'étude est conduite à partir des exemples de plusieurs sites archéologiques (trame urbaine de Vieille-Toulouse vers 125 av. J.-C., plans d'Auch et Roquelaure-La Sioutat dans le Gers). Le découpage le plus fréquent est le plan dit « en lanières ». En outre, les phénomènes d'« hybridités urbaines » invitent à réfuter l'idée que la conquête romaine constitue un bouleversement pour le domaine architectural. Mieux encore, le métissage urbain des années 50-40 av. J.-C. témoigne du caractère progressif de la « romanisation ». En effet, se rencontre alors une architecture de brique utilisée pour des monuments de tradition résolument gauloise. — Qui plus est, l'ouvrage remet en cause la prééminence du modèle historique qui situait l'émergence des « maisons à la romaine » à partir de la fin du règne d'Auguste. La maison de Vieille-Toulouse, pourvue d'un *oecus*, d'un *triclinium* et d'un toit en *imbrices*, est en effet datée des années 40 av. J.-C. Ainsi, la filiation méditerranéenne de ce bâtiment est à verser au dossier de la pénétration précoce des techniques italiques. Surtout, ce sont les décors proprement italiques qui contribuent à asseoir la thèse des auteurs. Le balnéaire de la *villa* de Cornebarrieu, fouillé en 2005, a livré un pavement décoré typique des sols romains. Le parterre est composé d'un *opus signinum*, décoré de tesselles de pierre représentant un décor géométrique. Dans l'*apodyterium*, le sol est agrémenté de méandres de svastikas et de décors à croisette. Dans le *caldarium* figure un motif en quadrillage losangé pourvu d'un fleuron central. Catherine Viers rapproche immédiatement cette ornementation de celle des bains publics de Musarna, près de Viterbe, et du balnéaire de la *villa* Prato à Sperlonga, dans le Latium. Toutefois, les bains de Cornebarrieu sont les premiers découverts en Gaule, aussi loin du littoral méditerranéen dans la partie la plus occidentale de la Transalpine. S'agissant de la datation du registre décoratif de ces bains, elle propose une fourchette chronologique comprise entre 80 et 60 avant notre ère. — En outre, le troisième intérêt de ce catalogue est de livrer le dernier état de la recherche sur le *fanum* de Baulaguët. De ce temple romain de Vieille-Toulouse, il ressort des conclusions stimulantes pour la thèse des auteurs. Érigé au milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., ce monument est le plus ancien de Gaule qui soit bâti en brique. Pourvu de murs bahuts de façades, les élévations se composent d'assises régulières de briques disposées en quinconce. Ce type d'édifice à plan centré est rare en Gaule transalpine pour l'époque antérieure au règne d'Auguste. Michel Vidal, conservateur en chef du patrimoine, précise la datation du monument à l'aide de l'inscription de Vieille-Toulouse, découverte à proximité du *fanum*. Le *titulus* mentionne la construction d'un temple (*aedes*), d'un socle (*basis*) et d'un espace ouvert (*solarium*). Cette dédicace, datée de 47 avant notre ère par le formulaire initial évoquant les consuls, pourrait consacrer la construction du temple. Par voie de conséquence, ce type d'architecture représente l'émergence d'un programme de monuments d'inspiration italique. Comptenu de sa datation, il serait à relier aux deux sanctuaires de Castels et Saint-Dionizy / Roque-de-Viou, à Nages-et-Solorgues dans le Gard. Le *fanum* de Baulaguët viendrait donc étayer la thèse de la pénétration de modèles italiques précoces, bien avant la fin du règne augustéen. En cela, il contreviendrait à la thèse d'une architecture périssable de terre et de chaume véhiculée par la recherche archéologique des deux derniers siècles. — Au total, ce petit catalogue, de l'aveu même de ces concepteurs, est un outil de médiation entre les dernières avancées de la recherche archéologique et le grand public. Constitué de petites synthèses thématiques, il présente toutes les caractéristiques d'un ouvrage ambitieux. Dans une présentation succincte mais précise des vestiges, il émaille la réflexion d'une véritable problématique historique. Il faut aussi savoir gré aux auteurs d'avoir enrichi le catalogue d'une multiplicité de plans axonométriques et de restitutions volumétriques. Cet aspect qualitatif n'est pas desservi, loin s'en faut, par le souci constant d'introduire une dimension pédagogique. En témoignent les petites fiches de mises au point (les croyances des Gaulois, le

fonctionnement des bains, les décors du Latium) et le lexique final. Mais surtout, il apprendra au non initié qu'une maquette, voire une restitution à échelle réelle, est avant tout une interprétation tributaire de schémas interprétatifs parfois désuets. Il ouvrira une porte sur la subjectivité du parcours intellectuel du chercheur, susceptible à lui seul d'identifier des reconstitutions imaginaires. Cet aperçu synthétique de l'architecture gauloise des premiers siècles avant J.-C. est à mettre au crédit des archéologues qui signent là un bel ouvrage de médiation pour le grand public.  
– Marianne BÉRAUD.

Agnès GROSLAMBERT, *Lambèse sous le Haut-Empire (I<sup>er</sup>-III<sup>e</sup> siècles). Du camp à la cité* (Collection du CEROR, 36), Paris, De Boccard, 2009, 27 x 17, 183 p. + ill., br. EUR 28, ISBN 978-2-904974-39-7.

L'arrivée d'un détachement de la *Tertia Augusta* en 81 de notre ère, puis de son quartier général, tel est le début de Lambèse (Tazoult, Algérie), qui, accueillant des nomades se sédentarisant, ne cessera de se développer qu'après 315, année où elle perd son rang de capitale de la Numidie. Le chapitre 1 décrit les débuts, le site (un verrou au carrefour de routes) et les conditions naturelles (le génie romain permet la sédentarisation). Chapitres suivants : présence de l'armée, les deux camps et l'agglomération civile (2) ; constructions monumentales (habitat privé disparu), où l'A. s'attarde sur les problèmes de localisation du forum et d'extension de l'*Asclepieum* (3) ; institutions, évoluant lentement : *uicus*, municipe, enfin colonie (4) ; l'économie était prospère, conséquence des besoins de l'armée, des travaux hydrauliques et du commerce ; peu d'artisanat (5) ; les Lambésitains : clivage persistant entre civils (au début, des Africains) et militaires (italiens et africains) ; les inscriptions (plus de deux mille) permettent de suivre plusieurs générations d'une même famille, de déterminer l'origine des habitants (6). Le dernier chapitre est le plus long, une trentaine de pages sur la religion : Saturne domine, mais dans un système syncrétiste, étendu à la plupart des autres cultes. Les dieux romains traditionnels sont très présents, avec un Capitole au plan singulier (p. 79, 155 et 157). Le livre est parcouru de quelque hésitation sur l'extension de ce fameux *Asclepieum*, car d'autres dieux étaient honorés dans cet ensemble ; *Septizonium* et Nymphée posent un problème semblable : même zone, cultes différents. Dix inscriptions attestent le culte impérial. Les dieux non romains sont très présents, en premier lieu Mithra. L'A. va à l'essentiel, faisant le point de nos connaissances d'un site majeur ; elle commente les principaux témoins archéologiques et épigraphiques. Si l'on regrette quelques négligences formelles (exemple p. 18 : « cette particularité s'avère particulièrement nette ») et un oubli (p. 84 : renvoi à des planches 30-31, inexistantes), on appréciera une synthèse claire et concise. – B. STENUIT.

Andrew M. SMITH II, *Roman Palmyra. Identity, Community, and State Formation*, Oxford, University Press, 2013, 16 x 24, XVII + 293 p., rel. EUR 55, ISBN 978-0-19-986110-1.

En Syrie, à mi-distance entre la côte méditerranéenne et l'Euphrate, là où l'Empire romain avoisine son éternel ennemi parthe, une palmeraie accueille les caravanes de commerces lointains, se développe avec un territoire (au II<sup>e</sup> siècle, la cité devait compter cinquante milliers d'habitants et le territoire deux cent cinquante milliers), fait surgir du sable des monuments grandioses, affirmant l'autorité perpétuelle de Rome. Les origines de Palmyre sont obscures ; l'oasis attire puis sédentarise des tribus nomades ; des groupes pastoraux continueront de s'y établir. Palmyre conservera un esprit tribal, malgré des structures étatiques (autorité légitime) : l'environnement est hostile (chap. 2). Cité hellénistique d'importance à peine moyenne, elle jouit par son isolement d'une quasi-indépendance, mais ne peut que composer avec les deux puissances impériales qui la cernent, Rome et les Sassanides.